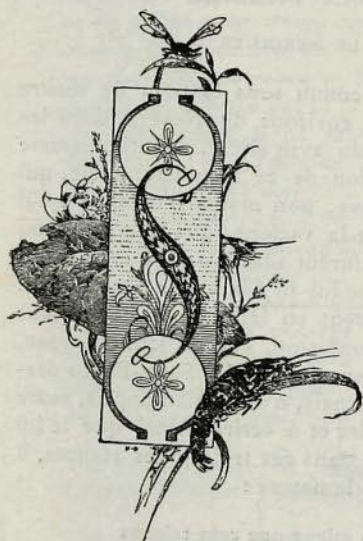


LES ARTISANS-POÈTES



ANS remonter, pour y chercher des artisans, au vieux temps des troubadours, qui chanterent autrefois leurs amours et leurs prouesses, nos gloires et nos malheurs, dans cette langue harmonieuse et sonore du Midi que devaient illustrer, de nos jours, les Aubanel, les Mistral et beaucoup d'autres, nous nous arrêterons à la fin du xiv^e siècle, époque où expiré le moyen âge, pour donner la première place dans l'ordre chronologique à

OLIVIER BASSELIN

LE FOULON

En Normandie, dans la contrée connue sous le nom de Bocage, se trouve la petite ville de Vire ; elle est entourée d'une chaîne de collines appelée *Les Monts*, au pied de laquelle sont de jolies vallées arrosées par la rivière de Vire. C'est dans ces vallées, ou vaux, que vivait Olivier Basselin, propriétaire d'un moulin à fouler les étoffes de laine, et poète par nature. Basselin et ses compagnons du Val de Vire formaient un groupe joyeux où l'inspiration se partageait entre la haine des Anglais et l'amour de la dive bouteille. C'est ainsi que naquirent ces chants auxquels fut donné le nom de *Vaux de Vire*, du lieu où ils avaient été composés :

Basselin faisait leurs chansons
Qu'on nomma partout Vaudevire,
Et les enseignoit à les dire
En mille gentilles façons.

(JEAN LE HOUX.)

On est généralement d'accord pour attribuer au *Vau-de-vire* l'origine du mot *Vaudeville*. Ceux qui n'étaient pas de cet avis rappelaient que des chansons, des pièces de vers et des railleries avaient été imprimées de 1561 à 1576 sous le nom de *Voix de ville*, et c'est là qu'ils voulaient placer la naissance du mot. Mais l'avantage est resté définitivement au *Vau de vire* : « Ces *Vaux de vire* ayant été portés à Paris, dit Segrain, où l'on ne savait pas bien d'où ils venaient, furent appelés *Vaudeville*, par corruption », c'est-à-dire par le changement, fréquent dans toutes les langues, de *r* en *l*, comme on en voit un exemple dans le mot *pèlerin* qui vient de *peregrinus*. Cette version se trouve gaîment confirmée dans les premiers couplets d'une jolie chanson de Francisque Sarcey :

Au vieux temps où l'on aimait
Chanter, boire et rire,
Basselin improvisait,
Sans savoir écrire,
De bons couplets bien chantants,
Que l'on répéta longtemps
Dans le val de Vire,
O gué
Dans le val de Vire.

Là fut jadis le berceau
Du vieux Vaudevire ;
Il naquit au bord de l'eau,
C'est cruel à dire.
Mais il n'en chanta que mieux
L'amour jeune et le vin vieux,
Dans le val de Vire,
O gué
Dans le val de Vire.

C'était un enfant malin,
D'humeur indocile ;
Il voulut voir un matin
Paris la grand'ville :
Il laissa son nom normand
Pour s'appeler noblement
Maître Vaudeville,
O gué
Maître Vaudeville.

Basselin nous repose un peu, par son naturel et sa simplicité, des recherches, des tours de force, des subtilités de ses savants contemporains. Seulement, il a fallu retirer au poète foulon la plus grande partie du bagage poétique qui lui avait été faussement attribué ; les chants cités pendant longtemps, et jusqu'au milieu de notre siècle, comme étant de lui, parce qu'ils avaient été publiés autrefois sans nom d'auteur, appartiennent à un autre poète virois, venu un siècle plus tard, à l'avocat Jean Le Houx, mort en 1616. « Pauvre Jean Le Houx ! s'écrie M. Armand Gasté, tu as eu le malheur de vivre pendant les guerres de religion, funeste époque où il était défendu de rire et de chanter ; tu n'as pas osé publier tes joyeuses chansons sous ton nom ! »

On avait bien éprouvé quelque étonnement en constatant que les vers de Basselin n'étaient pas écrits dans la langue du x^e siècle et que certaines expressions ne pouvaient pas appartenir au vocabulaire du poète foulon ; mais on avait expliqué tout cela en prétendant que les œuvres de Basselin avaient été rajeunies, corrigées, quelques-uns même osaient dire défigurées par celui de ses compatriotes qui les avait publiées un siècle plus tard. Telle n'était pas la vérité. La critique moderne, dont le dernier mot est dû à l'érudition de M. Gasté, a fait justice de ces suppositions. Il est acquis aujourd'hui, d'une manière irréfutable, que le prétendu arrangeur des chansons connues sous le nom d'Olivier Basselin en est l'unique et véritable auteur.

Ce dialogue sur la tombe d'un avare, par exemple, n'est pas de Basselin :

Qui est celui qui est gisant
Soulz ceste froide sépulture ?
— Un riche avare qui vivant
Ne buvait que l'eau toute pure.

Quelle mort l'a faict trépasser ?
— Il est mort d'une soif cruelle,
Pour n'avoir voulu réchauffer
D'un verre de vin sa fourcelle (son estomac).

Pourquoi ne croist sur son tombeau
Que du chardron qui l'environne ?
— Qui n'a jamais bu que de l'eau
Ne produit herbe qui soit bonne.

Est-il mort sans être ploré ?
— Quel deuil voulez-vous qu'on en fasse ?
Qui comme lui meurt altéré !
Il faict trop grand'honte à sa race.

Il en est de même des fameuses strophes tant de fois citées comme célébrant le nez de Basselin, « dont la couleur richement participe du rouge et du violet » : c'est désormais au nez de Jean Le Houx qu'elles devront être appliquées.

Olivier Basselin, pour revenir à lui, n'est plus l'auteur des vers pleins de verve et de sens poétique qui ont servi à établir sa réputation ; mais il est le chef des compagnons virois qui firent et

rendirent populaires les chansons à boire du pays ou les chants de guerre contre les oppresseurs de la Normandie. Il reste, d'ailleurs, le père incontesté du *vaudeville* et, partant, du *vaudeville*.

On sait peu de chose sur la fin de sa carrière ; on a tout lieu de croire, cependant, qu'il fut tué en combattant contre les Anglais, soit sur le champ de bataille, soit plutôt dans une escarmouche. Les amis qui lui ont survécu s'écriaient tristement :

Hellas ! Olivier Basselin,
Vous ont les Engloys mys à fin.

ADAM BILLAUT

LE MENUISIER

Adam Billaut, connu sous le nom de *maître Adam*, est né aux environs de Nevers, dans les premières années du x^{vii}e siècle. L'enthousiasme fut tel à l'apparition de ce menuisier poète, qui tenait la plume avec non moins d'habileté qu'il maniait le rabot et la varlope, que soixante-cinq pièces de vers lui furent adressées et que le grand Corneille lui-même lui fit l'honneur d'un sonnet.

D'autres le louèrent en latin, mais ce fut sans doute pour sa confusion, car ce jeune paysan, issu de deux bonnes gens de Saint-Benin-des-Bois, dans le Nivernais, n'avait rien appris, outre son métier, qu'à lire et à écrire. Ainsi que le lui avait dit L'Etoile, dans ces trois jolies stances, il était un enfant de la nature :

Tu prouves mieux que cent raisons
Qu'on est savant dès sa naissance,
Et que tout ce que nous disons
N'est rien qu'une réminiscence.

Serviette en tête et verre en main,
Entre le fromage et la poire,
En rêvant tu remets soudain
Quelque belle œuvre en ta mémoire.

Mais pour qui prend instruction
Dans l'école de la nature,
Un jour de méditation
Vaut-il pas un an de lecture ?

Le jeune Billaut était fort pauvre lorsqu'il vint à Paris pour la première fois, après avoir égayé par ses chansons et son aimable caractère ses compagnons de travail et de plaisir. Mais on s'émerveilla si fort de cette muse prolétaire, chose alors toute nouvelle, que, la vogue succédant brusquement à l'obscurité, maître Adam devint le protégé, le commensal des grands, et le confrère des de Thou, des Mézerai, des Rotrou et des Scudéry.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que princes et princesses lui tournassent la tête. Dans la fureur de se faire encenser par un poète d'une espèce toute particulière, on lui demanda des sonnets, des stances, des madrigaux, des acros-

riches et, quel que fût son goût, il dut toujours s'exécuter. Peut-être même qu'à la longue il fit un trafic de ces sortes de productions, car enfin la vie avait ses exigences, et le travail de la plume devait suppléer à celui du rabot. Encore ne semble-t-il pas qu'il en devint beaucoup plus riche :

Gredines du mont Parnasse,
Muses qui, dans l'univers,
Faites porter la besace
A tant de faiseurs de vers.

A la fin, il se lassa, le pauvre poète ; il regretta de n'être plus menuisier. Il n'était pas né pour vivre au milieu des intrigues du monde et des ricanements des courtisans. Les belles promesses ne se réalisèrent pas, et le moment arriva où il se vit obligé pour vivre, comme aussi pour chercher le repos, de déposer la plume et de reprendre ses outils. Ayant perdu sa mère, qu'il adorait et qui lui fut enlevée par la peste, et ne vivant plus avec sa femme, il ne retrouva pas au pays la douceur de la vie intime dont il aurait eu tant besoin. Aussi, à l'exception de la princesse Marie, sa fidèle protectrice, il ne chanta plus, lorsqu'il fut retiré dans la maison dont le duc de Nevers lui avait donné l'usufruit, que sa pauvreté, le mépris des riches et le dédain des richesses. Qu'avait-il rapporté de son passage à travers le monde ? Qu'était-il allé faire dans cette galère ? On ne songe pas à ses déceptions sans que ces deux vers de Brizeux ne reviennent à la mémoire :

A sa franche nature, oh ! laissez donc chaque être ;
Laissez-le vivre en paix aux lieux qui l'ont vu naître.

On ne se rappelle pas non plus sans sourire la façon dont il poursuivait un de ces beaux prometteurs qui l'avaient tant de fois payé en monnaie de singe. Passant un jour par Nevers, ce maître sot qui s'appelait le prince de Conti s'avisa, pour faire parade de munificence, de lui remettre un brevet de cent écus. Au bout de quinze mois, l'argent n'étant pas venu, maître Adam écrivit coup sur coup sonnets et placets pour réclamer son dû. Et puis, las d'une vaine attente, il vint à Paris en personne et remit au prince ce billet :

Prince plus grand qu'Alexandre,
Tu m'as promis cent écus ;
Je suis venu pour les prendre ;
Que réponds-tu là-dessus ?

Le prince ne répondit rien ; et notre poète, pour toute vengeance, réunit ses diverses sommations rimées, en les accompagnant de ce huitain ironique :

Lecteur, toutes mes paroles,
Mes vers et mon entretien
Passèrent pour dits frivoles :
Le prince ne donna rien.

J'eus pourtant le vent en poupe
Jusqu'à ce point de grandeur
De lui voir manger sa soupe
Et d'en ressentir l'odeur.

Les titres des recueils de maître Adam sont empruntés à son métier : *Les Chevilles* et *Le Vile-brequin*. Il chanta souvent de joyeux refrains ; on cite, au nombre des meilleurs, *La Chanson bachique*, qui commence par les deux vers :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer les coteaux...

Mais Adam Billaut s'exerça souvent dans des genres plus élevés ; on en trouve un exemple frappant dans sa réponse à Dupuy, célèbre médecin de son temps, qui prétendait que l'âme est soumise aux organes :

Mon corps n'est plus qu'un tronc qui tremble et qui [souponne,
Le sang dans ses canaux va perdre sa chaleur ;
Mais l'âme qui soutient ce trébuchant empire
Est exempte des coups qui causent ce malheur.
.....
Son immortalité brave cette prison
Et, par des sentiments plus divins que profanes,
Elle rit de ces fous qui mettent les organes
Au-dessus du pouvoir qu'elle a sur la raison.

Il y eut au xviii^e siècle deux autres artisans-poètes qui furent les amis de maître Adam, mais qui n'eurent pas sa célébrité : le pâtissier Rague-neau et le serrurier Réault. On cite de Ragueneau le sonnet qu'il adressa à maître Adam, sans pouvoir assurer qu'il ne fût pas aidé dans ce petit travail par quelqu'une de ses pratiques :

Je croyais être seul de tous les artisans
Qui fût favorisé des dons de Calliope ;
Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,
Et veux que mon rouleau le cède à ta varlope.

Je commence à connaître, après plus de dix ans,
Que dessous moi Pégase est un cheval qui choppe ;
Je vais donc mettre en pâte et perdrix et faisans,
Et contre mon fourgon me noircir en cyclope.

Puisque c'est ton métier de fréquenter la cour,
Donne-moi tes outils pour échauffer mon four ;
Car tes muses ont mis les miennes en déroute.

Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu ;
Avecque plus de bruit tu travailles sans doute ;
Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

MAGU

LE TISSERAND

Petit paysan du village de Tancrou, près de Lizy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne), où il était né en 1788, Magu n'était pas de ceux que leur astre en naissant a formés poètes. Mais avec l'intelligence des choses et un vif sentiment de la nature, il avait

reçu le don d'exprimer facilement en vers les impressions qu'il recevait. Ses instincts poétiques furent éveillés par la lecture de La Fontaine et de Béranger. Ce n'était pas un inspiré, c'était un adroit versificateur dont la bonhomie inspirait la bienveillance et la sympathie.

Un jeune bachelier, Auguste Maillet, lui adressa une *Elégie* pour peindre les tourments que lui fit éprouver la mort de sa fiancée. Magu, en habile ouvrier, lui répondit par un nombre égal de vers et sur les mêmes terminaisons, tout comme s'il eut joué aux bouts rimés. L'amant désolé avait dit :

O toi, mon cher Magu, qui sauras me comprendre,
Toi dont le cœur est bon, dont l'âme est douce et tendre,
Poète harmonieux, ami du sentiment,
Ecoute, je t'apprends ce qui fait mon tourment.

Magu répondit :

J'ai lu vos vers plaintifs, et j'ai su vous comprendre ;
Rien de plus naturel, aussi rien de plus tendre.
Vous peignez avec feu ce noble sentiment,
L'amour, que j'ai connu, qui fait votre tourment.

Et cela se poursuivait en parfaite exactitude, comme en toute innocence, pendant une quarantaine de vers.

Le mérite de Magu fut d'être sincère ; il ne prétendit peindre que ce qu'il avait vu, n'exprimer d'autres sentiments que ceux qu'il avait éprouvés. C'est de quoi lui surent gré ceux de ses contemporains qui lui donnèrent des encouragements. La lyre, d'ailleurs, ne lui fit pas dédaigner la navette : elle a été sa distraction des jours de repos, le charme de ses insomnies et particulièrement l'objet de ses méditations pendant l'occupation mécanique d'un métier qui n'exigeait aucun effort de l'esprit. Il fut poète à ses heures, mais il resta tisserand. Partout, dans ses petits poèmes, on retrouve l'artisan avec ses émotions, ses joies, ses peines ; il n'y a là ni images ni métaphores superflues : tout y respire la simple vérité.

Magu ayant envoyé ses vers à Béranger, notre grand chansonnier lui répondit : « J'ai trouvé en vous le poète artisan tel qu'il me semble devoir être : occupé à rendre ses sentiments intimes avec la couleur des objets dont il vit entouré, sans ambition de langage et d'idées ; ne puisant qu'à sa propre source, et n'empruntant qu'à son cœur, et non aux livres, des peintures pleines d'une sensibilité vraie et d'une philosophie pratique ».

Le tisserand-poète reçut d'autres témoignages sympathiques, tels que ceux de George Sand, de Mme Panckouke, de David d'Angers et du docteur Broussais, témoignages auxquels il fut profondément sensible. Il reçut aussi du ministère de l'instruction publique, et cela dut mettre le comble

à sa joie, la consécration officielle : M. de Salvandy lui accorda une pension de 200 fr. et M. Villemain souscrivit à 50 exemplaires de son recueil en lui faisant écrire quelques paroles flatteuses. Si Magu eût vécu de notre temps, il n'eût pas échappé aux palmes académiques.

On le voit, le pauvre tisserand de Lizy-sur-Ourcq ne resta pas oublié dans l'obscurité de son village ; il connut même les ivresses du triomphe,

Quoiqu'il vécut dans son taudis
Avec les rats et les souris.

Ainsi parvenu sur ce sommet qui, pour lui, était la gloire, il aurait pu répondre lui-même avec une sorte de confiance au cri d'effroi qu'il avait poussé en livrant ses premières œuvres au public :

Mon Dieu, que va-t-on dire
Quand on lira les vers du tisserand ?

On dira, aimable et trop inquiet poète, qu'ils ne sont pas tous également bons, qu'ils manquent parfois d'élégance et d'harmonie ; mais on ajoutera qu'ils rachètent ces imperfections par une naïveté, une franchise de premier jet, une couleur locale et une tournure facile qui, à l'époque où ils ont paru, pouvaient promettre le succès.

Magu se laissa si bien aller au délire d'être devenu poète qu'il eût la velléité d'envoyer ses œuvres à Rachel, non sans faire avec ingénuité un rapprochement entre lui et la grande tragédienne :

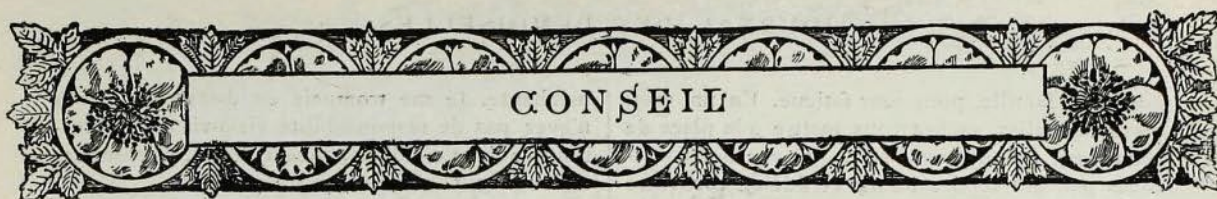
Hélas ! j'ai bien peu de talent,
Je ne le dois qu'à la nature ;
Pour vous elle en a fait autant,
Mais elle a comblé la mesure.

Peut-être même que, séduit par des flatteries excessives et par l'accueil que lui firent, à Paris, des admiratrices un peu trop enthousiastes, ce modeste fut tenté un instant de se croire un génie. Mais, ainsi que le font espérer ses vers à sa navette, cet accès ne dura pas :

Cours devant moi, ma petite navette,
Passe, passe rapidement ;
C'est toi qui nourris le poète ;
Aussi t'aime-t-il tendrement.
Confiant dans maintes promesses
En quoi j'ai pu te négliger,
Va, je te rendrai mes caresses,
Tu ne me verras plus changer.
Il le faut, je suspends ma lyre
A la barre de mon métier ;
La raison succède au délire,
Je reviens à toi tout entier.

CH. ROZAN.

(La fin au prochain numéro.)



L'UNE de vous demande des indications sur la conduite à tenir envers les domestiques. C'est un sujet souvent traité, mais sur lequel on pourrait toujours trouver quelque chose à dire. Ils tiennent dans notre vie une place très réelle, très importante, et nous avons envers eux des devoirs que nous sommes trop portés à laisser de côté, pour ne voir que les droits conférés par les gages que nous leur payons.

Avez-vous seulement remarqué l'étymologie de ce mot *domestiques* ? Vous savez toutes qu'il vient du latin *domus*, et signifie que les domestiques font partie, bien réellement partie de notre *maison*. Dès lors ils se rapprochent de la famille, et si eux aussi ont des devoirs envers nous, ils ont des droits, tout comme nous en avons, — des droits à la surveillance, à la protection, aux soins et aux bontés de leurs maîtres.

Vous n'avez pas, à la vérité, de responsabilité en ce qui les concerne : ceci est l'affaire de vos mères. Mais vous devez établir vos relations avec eux dans la bonté et l'indulgence, à plus forte raison dans la justice.

Il est assez étrange, quand on y réfléchit, de constater l'idée qu'on se fait des domestiques. A voir la manière dont ils sont en général jugés et traités, on ne les considère pas comme des êtres semblables à soi-même.

Prenez votre femme de chambre, regardez-la, et considérez sa journée.

Elle a votre âge ou est à peine plus âgée. Tandis que vous prolongez votre nuit dans votre lit bien chaud, elle est levée avant le jour et a déjà mis de l'ordre dans vos affaires. Vous prétendez, justement, dans un sens, avoir droit à chacune de ses minutes, et vous épiez, prête à la reprendre durement, chacun des moments de lassitude ou d'ennui pendant lesquels elle ralentit ou néglige sa besogne. Vous vous lassez vite de travailler, vous ; une heure de broderie vous fait mal au dos. Elle doit coudre des journées entières, sans lever les yeux, — cela fait perdre du temps — sans causer, cela distrait, — surtout sans fredonner une chanson de son enfance : c'est contraire à la tenue correcte de la maison. Son labeur lui est tracé heure par heure ; malheur à elle si elle s'écarte du programme ou en oublie un seul article ! Quelque temps qu'il fasse, elle est à vos ordres pour aller, toujours en courant, faire des courses. Malheur à

elle, encore, si elle a osé prolonger de dix minutes sa sortie pour une emplette personnelle ou si elle s'est attardée à causer avec une amie. Vous avez, vous, le privilège de gaspiller vos heures, mais elle est enserrée dans un cercle impitoyable, et elle ne doit pas chercher la plus légère détente.

Vous exigez, avec raison d'ailleurs, qu'elle ait une mise simple, modeste ; mais vous lui donnez l'exemple du temps perdu à vous coiffer, l'exemple des modes excentriques, parfois du maquillage !!! Vous vous permettez d'être gourmande en sa présence ; mais vous n'admettez pas qu'elle ait part à la moindre friandise ; vous croquez des bonbons devant elle sans même songer à lui en offrir un seul. Enfin, vous soignez vos moindres fatigues, et vous ne lui reconnaissez pas le droit d'être souffrante ou lasse. Ce n'est pas tout. Vous avez vos défauts, et ne vous privez pas de les manifester à l'occasion. Vous trouvez presque légitime de vous impatienter ; quand vous êtes contrariée, vous expliquez toutes vos inégalités d'humeur par l'exaspération de vos nerfs. Mais vous vient-il seulement à l'idée que la jeune fille qui vous sert est faite comme vous, de chair et de sang, et qu'il entre des nerfs dans la composition de son être, tout comme pour vous ?

Je sais bien l'excuse que vous invoquez : « Elle a été élevée pour cela ». Oui, elle a été habituée au travail et aux privations depuis son enfance ; mais croyez-vous donc que cela fortifie le tempérament, rende invulnérable à la fatigue et ôte le goût de tout ce qui est agréable et doux ? Croyez-vous que de longues souffrances rendent insensibles aux procédés impitoyables, à la sévérité, à la dureté de certaines jeunes maitresses ?

Rappelez-vous le précepte évangélique qui nous dit de traiter autrui comme nous voudrions être traités. Reconnaissons, chez ceux qui nous servent, des sentiments qui peuvent être froissés, qu'un peu de bonté fait épanouir. Ne poussons pas cette bonté jusqu'à la faiblesse : nous ne devons pas exiger au delà de la justice ni même d'une sage indulgence, mais nous ne devons pas non plus nous faire les complices de la paresse et de la négligence ; seulement, ménageons la santé des domestiques d'une part, leur sensibilité de l'autre. Ne soyons pas familières : un vieux proverbe dit que la familiarité engendre le mépris, et trop de serviteurs abuseraient de relations auxquelles leur éducation ne les a pas préparés. Mais témoignons-leur un intérêt réel, — intérêt pour leurs affaires,

pour leur famille, pour leur fatigue. En un mot, mesdemoiselles, sachez vous mettre à la place de cette jeune fille qui vous sert, que vos bons procédés peuvent rendre bonne et fidèle, que votre dureté peut rendre envieuse, malheureuse et

méchante. Je me trompais en disant que vous n'avez pas de responsabilité vis-à-vis des domestiques : votre conduite, vous le voyez, peut influencer sérieusement sur leur être moral.

M. MARYAN



QUE FAIRE ?

MONOLOGUE

*On veut me marier ; mais, moi, je ne veux pas.
Ces choses-là causent trop d'embarras.
Donc, quelques beaux projets que forme ma fa-*
[mille,

*Je prétends rester vieille fille.
« C'est bien dommage », me dit-on
(De vils flatteurs, sans doute);
A peine si je les écoute.
Et cependant, peut-être ont-ils raison ?
Vieille fille !... ce nom,
En y réfléchissant, me donne le frisson.
Si j'allais devenir revêche, acariâtre,
Comme ces duègnes de théâtre
Qui, furieuses de vieillir,
Exècrent la jeunesse, et mettent leur plaisir
A la faire souffrir !
Fi ! les vilaines femmes !
Ces natures sans âmes
Me font horreur ;
Je les fuis, j'en ai peur.
Alors, faisons comme ma mère :
Marions-nous.
Oui, mais, prendre un époux
C'est une grosse affaire !
C'est se donner
Un maître,*

*Un tyran, un bourreau, peut-être ?
C'est, tout au moins, se condamner
A l'esclavage.
Voilà ce qui m'enrage :
Etre sans cesse aux ordres de Monsieur,
Supporter sa mauvaise humeur
Qui, souvent, pour un rien, comme une [bombe
[éclate ;
Recoudre ses boutons, lui nouer sa cravate,
Est-ce assez révoltant,
Humiliant,
Abrutissant ?
Non, non, décidément ;
Vive le célibat !... Certes, le mariage
A, j'en conviens,
Des compensations (sans compter le veuvage) :
Si de beaux chérubins,
Tombés du ciel, de leurs petites mains
Blanches et roses,
Viennent vous câliner ;
En bégayant mille et mille autres choses
Que, seules, les mamans savent interpréter,
Oh ! que la vie à deux doit être douce !
Et moi qui la repousse !
On peut toujours en essayer.*

EDMOND D'INGRANDE.





TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

X



E temps est froid et couvert, il y a peu de monde à l'Hippique ; le vaste hall du Palais de l'Industrie a son grand air désert et peu confortable, sous un terne ciel gris qui, des vitres d'en haut, n'envoie pas le moindre petit rayon brillant se jouer sur les uniformes.

Sur la piste, les chevaux sautent sans entrain ; sur

les banquettes on ne voit que des figures transies, des manteaux et des collets qui se remontent avec de petites exclamations de mauvaise humeur : « Quel printemps ! C'est à se croire en décembre. On gèle ici. Je n'ai jamais eu si froid. Pas de danger que j'y remette les pieds tant qu'il n'y aura pas de soleil. »

Mais celles qui se prononcent ainsi sont des acharnées qui viennent, coûte que coûte, et qui, à moins de trop grosse grippe, seront là demain comme aujourd'hui, comme hier et depuis quinze jours.

M^{me} d'Altemare et Madeleine forment le centre d'un petit groupe dans la tribune du Jockey. Les jeunes filles sont au premier rang et toutes, naturellement, bavardent.

Car que faire entre jeunes filles, si l'on ne bavarde ?

Les chevaux ? Elles ne penseraient même pas à les regarder, si l'une d'elles, par genre, ne disait, de temps en temps, au hasard : « Quelles allures ! Quel rein ! Quels aplombs ! »

Et surtout s'ils n'étaient pas montés !

Mais ! les cavaliers !

Il y a des favoris connus d'avance de l'extérieur, et des enthousiasmes créés par le concours.

Madeleine ne partage pas, ne partage plus cette animation. Il fait si froid ! Et elle arrive du Midi !

— Vous avez pourtant votre loutre, Mad. Comment êtes-vous si transie ? Oh ! oh ! bravo, le petit chasseur ! C'est inouï ce qu'il me rappelle M. de Lestre. Un peu plus brun peut-être ?

Et pch pch pch pch, le chuchotage reprend de plus belle, alimenté par les souvenirs, les ressemblances et les couleurs de cheveux : « Oh ! les blonds !... Non, les bruns ! »

Le regard de Madeleine qui n'a cessé de glisser interrogativement de droite et de gauche se fixe tout à coup sur un couple qui approche. Toute rouge elle se rejette en arrière et se penche sur son programme. Pierre entre, M^{me} Darmeuse à son bras ; il a l'air distrait, préoccupé, glacial ; il n'arrive pas à se débarrasser de Roberte, et maintenant que Faubert est venu le prévenir que Madeleine est là, son supplice redouble. Un mot ne le ferait-il pas cesser ? Il n'ose pas le dire. Maudite timidité ! Cette femme qui m'ennuie, qui me gêne, que je déteste, me poursuit encore et devant Madeleine ! Si elle nous voit ensemble depuis trois quarts d'heure, que n'est-elle pas en droit de penser ?

Voilà trois fois qu'il la salue et qu'elle le retient :

— Encore un instant de supplice, monsieur de Kerhédren ; conduisez-moi là.

Puis là, puis là : les voici dans la tribune du Jockey.

— Oh ! le beau garçon ! s'exclame M^{lle} Renée.

— Tenez, Madeleine, vous qui aimez les artilleurs.

Madeleine, sans se retourner, se rend compte que c'est Pierre, et ne bouge pas. Elle n'entend plus ni le babillage de ses amies, ni la cloche, ni la légère cadence des courses. Tout cela n'est plus que l'accompagnement, la basse inutile de la mélodie que chante son cœur.

Mais pourquoi, lui, n'approche-t-il pas ? Si seulement elle tournait la tête, elle verrait ce bon regard tendre rivé sur elle.

C'est M^{me} Darmeuse seule qui s'en aperçoit :

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur de Kerhédren ? Est-ce dans le groupe de M^{me} d'Altemare ? Sa fille peut-être ? Où l'avez-vous donc tant connue ?

Et, tout en accablant le malheureux Pierre de questions indiscrètes, insensiblement, elle l'entraîne hors de la tribune et se fait reconduire à sa voiture.

Longtemps encore, là devant la porte, elle l'accapare, parlant avec volubilité et lui coupant toute possibilité d'excuse ou de retraite.

Les groupes sortent cependant de plus en plus nombreux; puis les chevaux garnis de leurs rubans de triomphateurs...

Quand, à six heures, Pierre se trouve enfin libre et seul, montant les Champs-Élysées, il se rend compte qu'il a perdu sa journée.

Maudite timidité! Absurde politesse! Son Pylade va-t-il assez se moquer de lui! Et Alix qui attend une lettre du soir même, lui racontant l'entrevue! Dans son état d'esprit, il n'a même pas la philosophie de se dire que, dès le lendemain, il peut se rattraper. Il lui semble que tout s'écroule et lui échappe... Retourner à l'Hippique, bien sûr que non! Roberte y serait... Mais Madeleine, alors?

Il est redescendu par l'avenue de Friedland et le boulevard Haussmann, et ralentit son pas en passant sous les fenêtres des Altemare. S'il y montait un instant? Les trente marches sont franchies d'un bond. Le maître d'hôtel vient ouvrir, l'air étonné, la serviette à la main :

— On va se mettre à table, mais si monsieur veut entrer?

Pierre, confondu, tire sa montre :

— C'est vrai, sept heures et demie! Je ne me doutais pas de l'heure. Ne dérangez personne : je reviendrai. Mme d'Altemare a-t-elle repris son jour?

— Non, monsieur, je ne pense pas que Madame le reprenne.

« Cosaque! triple serin! quadruple sot! » Pierre dégringole plus vite encore qu'il n'est monté, en se couvrant d'invectives. « Allons, je renonce à faire, aujourd'hui, autre chose que des maladresses. »

Et, après un diner solitaire, sobre et taciturne, il reprend la route de Vincennes pour se coucher et simuler un profond sommeil dès qu'il entend Pylade rentrer et le menacer de leur quotidien examen de conscience réciproque.

XI

Le Concours hippique est fini; Pierre n'a pas vu Madeleine. Il s'est présenté une seconde fois boulevard Haussmann pour apprendre que Mme de Mallevall est souffrante et qu'on part pour Mont-Evron; les fenêtres sont de nouveau fermées. Paris lui semble donc de nouveau désert. La dernière planche de salut est Christian qui, bien sûr, ne fera pas long feu à la campagne, quand la vie de Paris bat son plein.

« Mon cher Christian,

« J'ai frappé chez vous pour trouver porte close, « mais je vous connais assez pour penser que « Mont-Evron, malgré ses charmes, ne va pas « vous absorber exclusivement. Venez donc dîner, « avec Georges et moi, chez Maxim. Vous nous « conterez vos exploits de Nice. Jeudi, sauf contre- « ordre, nous vous attendrons entre 7 heures et « 7 heures et demie.

« Respectueux hommages à ces dames.

« Cordialement à vous.

« KERHÉDREN ».

...Il n'y eut au rendez-vous que les deux camarades, un peu étonnés. Quelques jours après, dans une longue lettre datée de Nice, Christian racontait des exploits tels qu'il ne s'était pas décidé à les suspendre... « Et si ma famille a prochainement de mes nouvelles, ce que je crains, c'est que Monte-Carlo continuera à m'être moins propice que le reste. »

Se rapprocher de Madeleine par son frère n'était donc pas possible à Pierre, comme il l'avait espéré. Puisque l'occasion lui manquait toujours, il se décida à ne plus l'attendre et à marcher droit au but. Le dimanche suivant, à quatre heures, il était devant la grille de Mont-Evron.

— M. le baron et Mme la baronne sont allés faire une visite aux environs; mais Mme de Mallevall est là, avec mademoiselle.

— Voici ma carte. Dites à Mme de Mallevall que je suis venu prendre de ses nouvelles, mais que je serais désolé de la déranger.

Et Pierre, introduit au salon, apprit bientôt que, dans quelques minutes, Mme de Mallevall allait descendre et se faire un plaisir de le recevoir.

Le son d'un piano lui parvenait distinctement à travers les portes du hall, toutes fermées; et, soutenue par le piano, la voix pure et fraîche de Madeleine se livrant tout entière (comme les jeunes filles n'osent généralement chanter que seules), dans *Les Saisons*, de Massé :

Ah! pourquoi suis-je revenue?
Quel fol espoir m'a soutenue?
O mon Pierre, ô mon bien-aimé,
C'en est fait, ton cœur m'est fermé!

Une large glace sans tain, fermée par une draperie de soie blanche, fait face à la haute cheminée; Pierre est là, maintenant, écartant tout doucement les plis et plongeant son regard dans le petit salon de Madeleine : elle est à son piano, le dos tourné, la tête haute, et, dans ce cadre harmonieux de plantes et de tentures rosées, toute à son chant, plein d'une chaleur triste et passionnée :

Mais personne ici-bas, j'en atteste Dieu même,
Personne ne pourra t'aimer comme je t'aime,
O mon Pierre...

Pierre a laissé tomber sa canne et son chapeau, et il s'avance tout à coup sur le seuil de la porte, qu'il a ouverte. Madeleine se retourne, pousse un cri et va s'esquiver de l'autre côté quand lui, atteignant avant elle la porte du fond :

— Je vous demande pardon, mademoiselle ; mais, je vous en supplie, ne vous sauvez pas ; je suis si malheureux !

Leurs mains et leurs regards se rencontrent sans un mot de plus.

— Je vais prévenir ma grand'mère.

Et Madeleine disparaît ; et Pierre rentre dans le hall.

Cloué sur le sol, il se sent heureux ; il l'a vue, il a tenu sa main, et elle l'a laissé faire, et elle l'a bien regardé. Si rapide qu'ait été cet instant, n'a-t-il pas tout dit ? Et ce qu'elle chantait ?... Oh ! oui, elle doit l'aimer, elle aussi !

C'est à peine s'il commence à reprendre un peu possession de lui-même, quand Mme de Mallevall descend, appuyée sur sa petite-fille. Malgré son état d'agitation, Pierre se sent impressionné du changement de la vieille dame ; respectueusement, il répond en lui baisant la main, et en saluant Madeleine, à la gracieuse bienvenue qui lui est faite. On apporte le thé et la conversation prend une allure intime et facile. Mme de Mallevall parle beaucoup à Pierre de sa Bretagne, de sa famille, de ses deuils, de chacune de ses sœurs, qu'elle voudrait tant connaître, dit-elle affectueusement.

— Vous avez été si éprouvés : orphelins avant vingt ans, c'est affreux. Mais on voit que la Providence vous a sous sa garde. Toutes deux ont bien mérité le bonheur qu'elles ont trouvé dans des voies si différentes...

Et Pierre ? Il se mariera, lui, et bientôt ! La manière enthousiaste dont il parle d'Yves et d'Alix ne laisse pas de doutes sur sa vocation.

Madeleine boit chacune de ses paroles, surtout quand elles soulignent le bonheur du jeune ménage breton ; sa grand'mère ne la perd pas des yeux, et Pierre, qui a surpris cette investigation, sent qu'il a un puissant allié. Il aurait d'autant plus de scrupules alors à se donner pour ce qu'il n'est pas, et tient à faire savoir tout de suite que sa seule rente est sa solde. Mais la conversation est placée sur un terrain bien délicat ; Pierre s'en veut tout à coup d'avoir l'air de s'offrir si vite. Et il change de sujet avec une brusquerie qui amène un bon sourire indulgent sur les lèvres de la vieille dame. Elle veut le garder à dîner, cela lui permettra de voir M. et Mme d'Altemare, qui rentreront tard ; pas ce gamin de Christian, resté dans le Midi, à faire des siennes, sans doute. Si elle savait où le prendre, elle lui enverrait une petite lettre chargée, pour le dispenser de la réclamer et d'avoir encore des histoires avec son père, le vilain garçon.

Kerhédren, après une lueur d'hésitation, garde là-dessus un religieux silence, mais il n'hésite pas

à décliner l'invitation qui, au fond, lui cause un supplice de Tantale ; il a trop peur de tout compromettre par trop d'empressement, par de l'indiscrétion, par une maladresse quelconque.

— Vous nous revaudrez cela. Un dimanche, n'est-ce pas ? Cela vous est plus facile ? Au revoir. Je ne me lève pas ; mes pauvres vieilles jambes ne vont plus. A bientôt.

— Au revoir, monsieur.

Et Madeleine tend à Pierre une main qu'il serre plus fort peut-être que de raison. Mais c'est inconscient, sans doute, car il n'oserait pas et serait désolé si on le lui faisait remarquer.

XII

Mme de Mallevall, un peu fatiguée, est remontée dans sa chambre et garde Madeleine auprès d'elle ; la journée a été belle et chaude ; le soleil descend lentement au milieu des bois et inonde de ses rayons empourprés les hautes fenêtres du château :

— Que nous allons être bien pour causer, ma petite Madeleine ! Mets-toi là, tout près de moi...

— Et ses deux mains, un peu tremblantes, enferment la fraîche main de la jeune fille. — Voyons, c'est toujours à moi que tu as confié tes secrets d'enfant. N'as-tu rien à me dire ?

Madeleine a baissé les yeux et se tait.

— Ne veux-tu pas m'expliquer la cause du changement qui s'est opéré en toi depuis l'automne dernier. Tu vois que je ne parle pas à la légère, qu'il ne s'agit pas d'un simple caprice de quelques jours, mais d'une chose que j'ai étudiée, que j'ai vue s'emparer de toi au point de t'absorber entièrement ?

— C'est vrai, grand'mère, répond Madeleine sans bouger.

Puis, tout à coup, ses lèvres s'appuient tendrement sur les mains qui la retiennent :

— N'est-ce pas que vous le trouvez bien aussi ?

— Allons, tu m'as comprise ! Et quelle est ta conclusion ?

— C'est que... le jour où maman me parlera de mariage, je lui parlerai de M. de Kerhédren, si toutefois je puis être absolument sûre de lui.

— Et comment arriveras-tu à être si sûre que cela ?

— Cela se sent bien, grand'mère ; et puis vous êtes là.

— Peut-être pas pour bien, bien longtemps, mon amour. Et si ta maman ne te parle pas de mariage cette année ?

— Oh ! j'ai vingt ans, je suis déjà en retard. Anita est mariée depuis longtemps, et Marguerite en est à son second baby. Quant à Renée...

— Tu m'en cites là qui se sont mariées de très bonne heure. Du reste, ce n'est pas un mal, quand on se marie avec des idées sérieuses et...

— Oh ! des idées sérieuses, seulement !

— Non, pas seulement, autre chose avec elles. Mais il faut les deux, ma chérie.

— Enfin, grand'mère, voyons ? Vous n'êtes pas pour les mariages d'amour ?

— Tu sais bien que si ; mais, je te le répète, le vrai mariage d'amour, comme je le comprends du moins, n'est pas un simple feu de paille qui pétille, flambe, s'élance bien haut, illumine tout, puis aussitôt meurt sans laisser même un peu de cendres chaudes. Pour bien s'aimer, ma petite, il faut se connaître et s'estimer, sentir entiers l'abandon et la confiance. Ton grand-père et moi, nous nous sommes attendus trois ans ; les événements semblaient conspirer contre nous, élever barrière sur barrière ; nous n'avons pas douté l'un de l'autre un seul instant. Et quel bonheur sans pareil quand il m'a enfin mis au doigt cette bague qui ne l'a pas quitté une heure depuis... Mais je t'entraîne bien loin dans le passé. Revenons au présent. C'est contre ton imagination que je voudrais te mettre en garde ; il est charmant, M. de Kerhédren, mais tu l'as bien peu vu pour savoir si c'est dans ce mariage qu'est le bonheur pour toi. Tu ne l'as jamais vu un peu à fond ; tu ne connais ni ses goûts ni ses idées. Je crains que tu ne te sois bien vite monté la tête et que tu ailles au-devant d'une déception. Tu sais ce que tu chantes :

Chagrin d'amour dure toute la vie...

Et je serais si triste de te voir un chagrin, quel qu'il soit !

— Nous étions dans le Midi, nous ! Sans cela, nous serions tous les deux plus avancés, depuis le temps. D'ailleurs, quels que soient ses goûts et ses idées, je suis sûre, pour moi, de ne pas changer d'avis. Mais lui ? C'est vrai, peut-être qu'il ne m'aime pas... Pas assez du moins... ou qu'il a un autre projet de mariage en ce moment ; c'est là ce qui me préoccupe. Oh ! grand'mère, tâchez de savoir si c'est vrai ?

— Quoi donc ?

— Vous n'en direz rien ?... Je vais vous chercher la lettre de Renée.

Deux minutes après, la jeune fille était de retour, avec une lettre aux caractères géants et verticaux.

M^{me} de Mallevall essuya avec soin ses lunettes :

— Allume-moi cette bougie un instant ; je n'ai plus des yeux de crépuscule. Approche. C'est cela. Dieu ! quel grimoire ! Que c'est vilain, votre écriture à la mode ! Je parierais que M^{les} de Kerhédren ne l'ont pas adoptée. J'aimerais bien mieux que tu lusses toi-même... Mais cela t'ennuie. Allons, donne-moi. Qu'est-ce que cela peut donc être ?

« Ma chère Mad,

« Etait-ce vous ou Cécile qui partagiez si complètement mon enthousiasme pour ce grand lieu-tenant d'artillerie du Concours hippique ? Dans le doute, je ne m'abstiens pas et, avant même de vous répondre et de vous donner le programme de nos journées, il faut que je vous dise que je l'ai rencontré plusieurs fois et que je sais son nom. C'est un Breton : le comte de Kerhédren (complet, n'est-ce pas ?), pas marié, mais très flirting, à en juger par son attitude avec M^{me} Dar-meuse (qui ne cache pas, d'ailleurs, son désir de trouver un second mari).

« C'est avec elle déjà que nous l'avions remarqué à l'Hippique, et c'est avec elle aussi que j'ai un vague souvenir de lui dans le monde cet hiver. Je ne crois donc pas, ô douleur, qu'il lui reste le temps de faire la moindre attention à nous, et vrai, je le regrette, car c'était un de nos plus charmants danseurs... »

M^{me} de Mallevall avait lu lentement, à demi-voix, et relu, comme pour se pénétrer des réflexions qui lui faisaient froncer le sourcil :

— De quoi se mêlent toutes ces petites filles, murmure-t-elle ; pourtant, si c'était vrai ? Alors quoi ? chercher la meilleure affaire ? courir de deux côtés le mariage en même temps ! De Christian, passe encore. De lui, je suis physionomiste et ne puis le croire... Mais soyons prudente.

— Vous ne dites rien, grand'mère ?

— Ma petite chérie, je te répéterai de plus en plus de ne pas te monter la tête trop vite. Nous commencerons par ne pas trop l'inviter tout de suite.

— Oh ! quand maman saura qu'il est venu, elle l'invitera un de ces premiers dimanches, et vous n'allez pas l'en empêcher.

— Cela vaudrait mieux ! Et ce serait bien facile, car tu sais les idées de ta mère sur la fortune.

— Maman ne sait pas que j'aime M. de Kerhédren.

— Ne crois-tu pas que tu devrais, que tu aurais dû tout lui dire ? Est-ce qu'on a des secrets pour sa mère ?

— J'attends que cela en vaille la peine. Mais, vraiment, grand'mère, je vous en supplie, ne faites rien qui m'empêche de le voir.

— Allons, commence par me raconter exactement à quel point vous en êtes ensemble.

— Ce sera bien vite dit, malheureusement.

La conversation cependant se prolongeait encore devant le soir, complètement tombé, quand un roulement de voiture fit crier le sable de l'avenue, et, au mouvement du retour des châtelains, succéda bientôt le coup de cloche qui conviait à la salle à manger. Madeleine dut redescendre sur la terre.

XIII

Pierre n'a pas revu M^{me} Darneuse depuis le Concours hippique; à deux invitations à dîner, il a répondu en s'excusant et en portant des cartes à un moment où il était sûr de pouvoir correctement les déposer. Il est heureux, il ne pense qu'à l'instant où il va ressaisir d'une manière plus palpable et plus longue le bonheur entrevu dans un simple serrement de main. Dès qu'il reçoit une lettre, il croit à l'invitation et la trouve longue à mériter sa bienvenue. C'est que M^{me} d'Altemare avait organisé déjà ses séries; elle a perdu de vue, depuis six mois, les artilleurs de Vincennes, et le nom de Kerhédren n'a éveillé en elle que des souvenirs un peu confus: elle en a tant et tant vu depuis! Elle a bien une vague idée: le patinage au mois de décembre, un grand blond calme, très bien élevé, qui a déjeuné; c'est possible, mais tant d'autres ont déjeuné ou diné comme danseurs de Madeleine, comme camarades de Christian, comme voisins, comme causeurs, comme artistes. S'il fallait se les rappeler tous! M^{me} de Malleval n'a, de parti pris, nullement insisté, et Madeleine n'a pas osé le faire davantage; elle s'attriste, supplie sa grand'mère, qui finit par s'émouvoir, et Christian leur vient inconsciemment en aide. Pierre lui a charitablement fait part des intentions bienveillantes de M^{me} de Malleval, et le jeune fou n'a pas tardé à écrire pour réclamer, en remerciant d'avance, le secours promis: « Kerhédren, dit-il en terminant, m'écrit sa joie, que je comprends sans peine, d'aller parler de moi avec vous. Faites-lui bon accueil, c'est un si parfait ami ».

Et M^{me} de Malleval a lu ce passage à sa fille.

— Il est très à la mode, du reste, ton Kerhédren, lui répond celle-ci; j'entends parler de lui de tous les côtés, et hier justement M^{me} Darneuse s'étonnait que nous ne l'ayons pas encore vu. Elle m'en a parlé avec un feu où j'ai cru deviner bien des sous-entendus.

Madeleine échange un regard d'inquiétude avec sa grand'mère, mais son cœur n'en bondit pas moins de joie quand M^{me} d'Altemare, consultant son carnet:

— Voilà un douzième tout trouvé pour dimanche; le marquis nous fait faux bond. Si j'étais en relation avec M^{me} Darneuse, ajoute-t-elle avec un sourire drôle, cela m'amuserait de l'inviter.

En dehors des imprévus, nombreux le matin comme le soir, M^{me} d'Altemare réunit chaque dimanche une douzaine de personnes à dîner; c'est ce qu'elle appelle avoir fermé sa maison. Car, bien que n'étant pas personnellement inquiète de la santé de sa mère, elle ne trouverait pas convenable de ne rien changer à ses habitudes de réception, alors que toute sa société sait qu'une alerte de la pauvre vieille dame a été la cause de ce départ prématuré.

Pierre reçoit donc une carte à laquelle il répond avec un empressement qui n'a rien que de très sincère. Et quel soin, quel amour il met à se préparer le jour dit! Le dernier coup donné, il va chercher, avec Faubert, la fleur qui peut le mieux convenir à sa boutonnière. Après un choix de premier ordre, résultant de maintes conférences, il n'y a plus qu'à fixer le chef-d'œuvre.

— Malheureux, s'écrie-t-il, à quoi pensons-nous? La vraie politique est d'arriver la boutonnière vide et de la laisser remplir. Que faire de cet objet inutile?

— Donne toujours, lui dit Faubert, j'ai des intentions de conquête.

— Infidèle! Malgré ta correspondance avec miss Wolsy?

— Que veux-tu? Elle est trop rare. Je vis bien huit jours sur une lettre comme cela, mais après... Elle n'a qu'à m'écrire plus souvent, je l'ai prévenue.

Deux heures plus tard, Pierre était introduit devant le château, dans un cercle qui lui sembla d'abord bien nombreux. Mais le tennis n'est pas encore terminé et il y a là tout son appoint. Il est parfaitement admis, à la campagne, d'arriver avant l'heure du dîner. Pierre ne surprend personne et reçoit le meilleur accueil. M^{me} d'Altemare va vers lui avec son plus gracieux sourire, comme si elle n'avait pas cessé de penser à lui depuis six mois.

— Que c'est aimable, cher monsieur, d'avoir répondu à mon appel un peu tardif! Vous êtes si couru, que je ne l'ai fait qu'en tremblant, mais je ne me serais pas tenue pour battue, je vous en préviens.

Et les présentations faites, elle offre un fauteuil près d'elle à Pierre qui, du premier regard, a reconnu Madeleine, là-bas, dans les lutteurs du tennis. A peine le match terminé, elle s'approche, plus charmante que jamais dans l'agitation du jeu:

— Serez-vous des nôtres? dit-elle à Pierre. Soyez tranquille, vous pouvez accepter; il y a tout ce qu'il faut chez Christian. Votre cas est prévu.

M^{me} d'Altemare ratifie les paroles de Madeleine, quoique ennuyée de se voir si vite ravir le causeur dont, comme toutes les femmes, elle a déjà subi le charme captivant:

— Préviens Alexandre, ajoute-t-elle en se tournant vers sa fille, qu'il conduise M. de Kerhédren chez ton frère.

Pierre ne met pas longtemps à se transformer; il échange quelques mots au passage, avec le grand cercle, pour cacher un peu son impatience d'aller droit à son but, et enfin il se trouve dans le carré bien damé où Madeleine, assise avec ses partners habituels, se repose en l'attendant.

— M. de Kerhédren, dit-elle en présentant Pierre à sa jeune cousine d'Altemare. Puis, désignant les deux jeunes geus, qui se sont levés en

même temps qu'elle : — M. de Lavarey... mon cousin Robert.

— Je vais rompre l'équilibre de votre partie, dit Pierre un peu gêné, comme on l'est souvent en tombant le dernier dans un groupe déjà constitué, finissez au moins...

Madeleine l'arrête d'un regard de reproche :

— Nous avons fini.

— D'ailleurs, moi, j'en ai assez, franchement, dit le gros Robert, en s'épongeant et en tendant sa raquette à Pierre. Voilà trois heures que je joue d'arrache-pied; je suis le seul qui n'ait pas été remplacé. A moins que je ne sois tout à fait nécessaire, je pose les armes.

— C'est bon, vous avez votre exeat. M. de Kerhédren vous remplacera auprès de M^{lle} Christine, pour la plus grande gloire de M^{lle} Madeleine et la mienne.

Pierre se retourne, à cette déclaration de Lavarey, et leurs regards se rencontrent sans la moindre bienveillance. Lavarey n'a jamais su être qu'un homme de cercle; beau, élégant, quoique un peu fané, moins par le coup de la quarantaine que par la vie qu'il mène, il est très habitué aux succès et fait une cour assidue à Madeleine, depuis le retour à Mont-Evron. Du premier coup il a senti un adversaire acharné dans Pierre, dont le long regard glacial l'oblige à baisser les yeux.

— Je suis à la disposition de ces demoiselles, continue Kerhédren, mais je demande que ce soit le sort, et non l'arbitraire, qui désigne celle des deux que je dois faire perdre, puisque monsieur est sûr de gagner.

— C'est cela, dit Madeleine, tirons au sort.

A-t-elle été très honnête dans son opération, nul ne le saura sans doute jamais, mais le résultat du tirage la met avec Pierre, contre Lavarey et Christine. Triomphants, tous les deux passent dans leur camp, abandonnant généreusement le mieux situé aux ennemis.

— Quel bonheur, mademoiselle ! lui dit Pierre, en lui passant les balles.

— N'est-ce pas que le sort fait quelquefois bien les choses ? répond-elle rapidement, en commençant à servir.

Mais elle a le soleil dans les yeux, elle est émue, sa raquette lui tourne dans la main ; elle n'envoie pas une seule bonne balle :

— Quinze...

— Trente...

— Quarante...

— Jeu ! dit la voix mordante de Lavarey. Monsieur de Kerhédren, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais, quant à jeter un sort, je le jetterais plutôt sur les adversaires que sur les alliés.

— Allez toujours, charitable ennemi. Rira bien qui rira le dernier... D'ailleurs, mademoiselle Madeleine, faut-il vous avouer combien l'issue de la partie me laisse froid en ce moment !

— Eh bien, cela ne fait rien, tâchons de le battre, voulez-vous ? Vous le pouvez, j'en suis sûre, et ce sera si drôle !

— Dès que vous y tenez...

Et, d'un revers de raquette, Pierre attrapant une balle qui semblait déjà morte la renvoie, rasant le filet, tomber sans force devant Lavarey.

— Et d'une, s'écrie Madeleine. Quinze !

— Pour vous, mademoiselle.

Et Pierre, sans se départir de son calme habituel, enlève le jeu, puis toute la partie avec une maestria sans rivale.

— Quel cierge je dois aux Wolsy, tout de même ! se dit-il ; cela fera plaisir à Faubert.

Personne n'a plus envie de jouer ; Pierre et Madeleine sont ravis de leur succès ; Lavarey, furieux ; Christine, éreintée ; tous en nage.

— Allons nous faire féliciter, mademoiselle, dit Pierre en offrant son bras à Madeleine.

— Je ne renonce pas à l'espoir de vous retrouver, monsieur de Kerhédren, et de prendre une revanche, lance Lavarey, qui s'en repent aussitôt, quand Pierre, se retournant à peine, par dessus son épaule, lui jette avec dédain :

— Quand vous voudrez, et sur le terrain qu'il vous plaira de choisir.

— Oh ! oh ! reprend l'autre en essayant de rire, on dirait que vous voulez faire le bretteur, comme cela, devant ces demoiselles.

Christine tremble comme une feuille. Madeleine serre plus fort le bras de Pierre :

— Je vous en supplie, murmure-t-elle ; on dit qu'il tire bien et, l'autre jour encore, je l'ai entendu raconter lui-même une série de rencontres où il a toujours été heureux.

Mais Pierre, sans l'entendre, et contenant avec peine la colère qui le démange, a déjà répondu, de sa voix brève et dédaigneuse, qu'il n'a rien à changer à ses paroles.

Maintenant, il serre imperceptiblement son bras et enveloppe la jeune fille d'un bon regard.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)





CHEMIN MONTANT

SUITE



En effet, la pluie tombait de plus en plus cinglante, les trempant sans que jusque-là elles y eussent pris garde.

— Mon Dieu, dit Françoise, tu vas t'enrhumer ! Ecoute, mets-toi sous ce porche, tu seras à l'abri pendant

que je guetterai une voiture.

Et tandis que Rosée, pleurant à moitié, se réfugiait dans l'enfoncement d'une porte cochère, Françoise, fiévreuse, la tête en feu, penchée au bord du trottoir, sondait du regard les profondeurs de la rue. Mais aucun fiacre ne se présentait en quête d'amateur ; elle ne voyait que des voitures pleines, qui défilaient, pressées et bruyantes, dans l'éclaboussement des lumières sur l'asphalte verni par la pluie et le commencement de verglas. Des gens affairés la bouscullaient au passage, et ne s'excusaient même pas ; une affreuse sensation d'abandon s'empara d'elle, en même temps qu'une crainte folle et irraisonnée, comme si elle eût été entourée de mille dangers inconnus et d'autant plus terrifiants.

Elle se retourna et aperçut, à la lueur d'un réverbère, un homme de mauvaise mine qui s'arrêtait auprès de Rosée et lui parlait. D'un bond, Françoise fut à côté de sa sœur et, la prenant par le bras, elle se mit à courir, sans savoir où elle allait.

Un cri que poussa Rosée, en glissant sur le pavé de bois, la rappela à elle :

— Qu'est-ce que nous allons devenir, France ? Qu'est-ce que nous allons devenir ! pleurait la petite.

— Je n'en sais rien, dit Françoise désespérée ; mais ne pleure pas, je t'en prie... Sais-tu, j'y pense, nous allons demander à un sergent de ville ; il nous trouvera une voiture et nous tirera d'affaire. Il y en a justement un, en face, qui fait les cent pas.

Les deux enfants traversèrent la rue pour s'adresser au sauveur qui se présentait à elles. Ce sauveur avait la physionomie passablement rogue et, évidemment, l'esprit obtus, car il parut ne rien

comprendre aux explications que Françoise lui donna d'une voix entrecoupée par l'émotion.

— De quoi, enfin ? vous voulez retourner chez vous dans un fiacre ? Eh bien, il y a une station rue X.

Et il fit un demi-tour pour s'éloigner.

— Rue X. ? répéta Françoise, où est-ce, s'il vous plaît ?

— Première rue à droite, première rue à gauche, troisième à droite, répondit laconiquement le sergent de ville.

La pauvre Françoise tenta encore un effort :

— Monsieur, j'ai peur de ne pas trouver, je ne connais pas le quartier ; pouvez-vous nous conduire ?

— Je ne peux pas ; ce n'est pas de ma circonscription... Mais c'est bien simple : première rue à droite, première rue à gauche, troisième à droite, je vous dis.

Et il s'éloigna.

Rosée sanglotait tout haut, et pour bien peu, Françoise, la tête complètement perdue, aurait fait de même. Se dominant par un grand effort, elle essayait de se ressaisir lorsque, soudain, une voiture s'arrêta devant leur groupe éploré et une femme, ouvrant la portière, s'élança au dehors.

— Oh ! mademoiselle Françoise, c'est vous ! J'ai cru que j'allais en mourir ! Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Et Julia, car c'était elle, se mit à pleurer bruyamment.

— Taisez-vous ! dit Françoise, retrouvant aussitôt tout son sang-froid, vous allez attirer sur nous l'attention des passants. Les explications sont inutiles, du reste, en ce moment. Tenez la portière du fiacre, pour que nous montions, et donnez l'adresse au cocher.

Le retour à l'hôtel s'effectua sans plus d'aventures, et Françoise ne s'occupa que d'éponger, avec son mouchoir et celui de Rosée, le visage, les cheveux et le manteau de sa sœur ; elle souleva même le tapis râpé du fiacre pour en envelopper les pieds de l'enfant, qui se plaignait de les avoir glacés.

Julia, assise en face d'elles sur le strapontin, s'essuyait les yeux toutes les cinq minutes et poussait des soupirs étouffés. Rosée qui, maintenant,

avait autant envie de rire qu'elle avait eu envie de pleurer un quart d'heure plus tôt, aurait bien aimé l'interroger et lui raconter, en l'accablant de reproches, tout ce qu'elle et Françoise avaient souffert. Mais la physionomie de sa grande sœur était si grave, qu'elle n'osa pas.

Et celle-ci se reprenait à penser :

— Si ma tante d'Auvray savait cela !

Lorsque Françoise se fut assurée que Rosée, changée de la tête aux pieds, et bien installée au coin du feu, avec une tasse de tilleul, était pourvue de tout ce qui pouvait conjurer un rhume, elle alla rejoindre Julia, qu'elle avait, dès leur arrivée, renvoyée à sa lingerie.

Françoise l'y trouva en larmes ; mais elle ne se sentait pas d'humeur à se laisser attendrir par ce trop facile témoignage de repentir et pria froidement la femme de chambre de lui expliquer sa conduite. Julia balbutia d'abord les excuses les plus incompréhensibles, puis finit par avouer qu'elle avait rencontré une amie et s'était laissé entraîner chez la couturière, où cette amie devait essayer sa robe de noce. La couturière les avait fait attendre et, comme elle demeurait dans une rue éloignée et un quartier peu connu, Julia, après avoir quitté son amie, s'était égarée ; elle n'était arrivée chez M^{lle} Tiron qu'après le départ des jeunes filles. Alors, elle avait pris un fiacre, mais, arrivée à l'hôtel, elle avait constaté que ses maîtresses n'étaient pas de retour ; aussitôt, affolée, elle était remontée dans le fiacre et avait refait le trajet à rebours... Françoise savait le reste.

Avec des larmes redoublées, Julia protesta que pareille chose ne lui arriverait plus ; elle était trop punie !

— Si mademoiselle veut bien ne rien dire à monsieur le baron et me garder, mademoiselle verra qu'à l'avenir, elle n'aura plus jamais à se plaindre de moi ! Jamais ! Jamais !

Sans vouloir s'engager à rien, Françoise quitta la pièce, laissant Julia à ses remords et ses appréhensions. Elle s'en alla dans sa chambre, et, se laissant tomber sur une chaise, le front caché dans ses bras repliés sur la table, la pauvre enfant se livra aux réflexions les plus amères.

Cette mésaventure lui ouvrait de force les yeux sur bien des choses qu'elle s'était efforcée de se cacher à elle-même. Elle comprenait maintenant ou, du moins, croyait comprendre tous les inconvénients auxquels sa tante avait fait allusion, dans la fameuse discussion au sujet de la femme de chambre et de l'indispensable institutrice ; et, tout au fond de sa conscience, Françoise se disait :

— Ma tante avait raison !

Cependant, même devant ce témoignage intime et indubitable, sa volonté si forte avait de la peine à s'incliner :

— Julia a reçu là une fameuse leçon ! Sûrement, elle n'aura pas envie de recommencer, et j'aurai plus de prise que jamais sur elle, pouvant la me-

nacer, à la première incartade, de tout dire à mon père, pensait-elle.

Et la tentation était grande, en proportion de l'invincible répugnance qu'elle éprouvait à reconnaître son erreur, avec la conséquence logique de cet aveu : l'institutrice, dont l'idée seule lui était insupportable.

Mais, tandis que la volonté raisonnait, la conscience parlait de plus en plus haut ; Françoise pensa à Rosée, à sa propre terreur, en se trouvant dans la rue sombre, seule avec sa petite sœur, et si impuissante pour la protéger. Avec une lucidité qu'elle n'avait pas eue jusque-là, elle apprécia son inexpérience, et reconnut son incapacité à remplir seule, envers sa sœur, tous les devoirs que lui imposait cette parole sacrée pour elle, qu'elle se redisait si souvent : « Rappelle-toi que tu es l'aînée ».

Faudrait-il que, pour l'amour de sa volonté propre, sa sœur continuât à souffrir dans son éducation... peut-être même dans sa santé... Qui pouvait dire quelles seraient les suites, pour l'enfant délicate, du fâcheux incident de la journée ?

Françoise se leva ; toute indécision s'était dissipée : la conscience l'emportait. Pourtant, au moment de quitter sa chambre, elle eut une dernière minute de défaillance et d'attendrissement, en pensant à tant de fatigues et d'efforts inutilement prodigués et si vaillamment supportés.

— Je m'étais pourtant donné bien du mal ! fit-elle, les yeux pleins de larmes et joignant ses petites mains brunes.

Mais, irritée contre elle-même de cette faiblesse, elle pressa ses doigts sur ses paupières, d'un geste impatient, et alla rejoindre sa sœur.

Le soir même, Françoise prit M. Vernède à part :

— Je voudrais vous dire quelque chose, ami, parce que j'aimerais ennuyer papa le moins possible.

Et elle lui fit le récit de ce qui s'était passé ce jour-là, y joignant quelques développements sur la conduite précédente de Julia.

Les premiers mots de Raoul Vernède traduisirent avec énergie son impression :

— Il faut flanquer cette fille à la porte !... Pardon, Françoise, cela m'a échappé ; mais, aussi, il est trop exaspérant de constater combien rarement on peut avoir confiance dans ces gens-là.

— Pourquoi la renvoyer ? dit Françoise, que ses réflexions sur ses propres torts avaient disposée à l'indulgence ; elle a l'air très repentant. Je suis sûre qu'elle ne recommencera plus. Je ne crois pas qu'elle soit mauvaise, et puisqu'elle reconnaît qu'elle a mal agi...

— Il ne manquerait plus que ça qu'elle ne le reconnût pas ! Quand je pense que vous avez erré seules ainsi, dans la cohue des rues de Paris, à la nuit tombante, et sous la pluie encore ! Je me sens peu porté à m'attendrir sur Julia... Mais, en

résumé, quelle conclusion tirez-vous de tout ceci, vous, Françoise ?

Et Raoul Vernède scrutait la figure expressive de la jeune fille, semblant attendre sa réponse avec un intérêt curieux.

— S'il est possible, garder Julia, et puis... et puis, prendre une institutrice pour Rosée et moi... parce que je vois bien que ma tante avait raison. Cela me coûte beaucoup, et j'ai peur que papa n'ait de la peine à s'y faire, mais il le faut... je le sens...

Françoise se tut, car elle sentait que l'émotion faisait trembler sa voix, et elle n'aimait pas cela.

Raoul Vernède la regardait, ému, lui aussi, devinant quelle véritable lutte la pauvre fillette livrait contre elle-même, et le courage qu'il lui fallait pour triompher.

Il posa affectueusement la main sur son épaule :

— Quelle brave enfant vous faites, ma petite Françoise !

— Je ne sais pas si je suis si brave que cela ! En tous les cas, j'aurais dû l'être plus tôt ! répondit-elle avec un petit rire un peu nerveux, les lèvres tremblantes.

Elle reprit vivement :

— Maintenant, ami, il faudrait que papa ait le moins d'ennuis possibles ; vous lui parlerez, n'est-ce pas, pour lui faire accepter la chose ?

— Oui, certainement.

— Et puis, ensuite, pour trouver cette... cette personne, l'institutrice, comment allons-nous faire ? Vous pourrez bien nous en trouver une, ami ?

A cette proposition, Vernède ne put réprimer un geste de surprise et, quelque peu, de terreur :

— Moi !... moi ! Françoise, vous chercher une institutrice ! Ma chère petite enfant, que voulez-vous que j'entende à un pareil choix ? Non, non, vraiment, je ne peux pas.

Il s'était levé de sa chaise et se promenait, de long en large, avec une agitation qui eût paru comique à tout autre qu'à Françoise. Pour elle, sans songer à rire, elle le regardait, désolée et déçue :

— Vraiment, ami, vous ne pourriez pas ?

— Impossible, Françoise ! c'est une responsabilité que je ne peux pas prendre... Et quant à votre père, ce qu'il aura de mieux à faire, à mon avis, ce sera d'écrire à votre tante qui avait proposé, du reste...

— A ma tante Lucie, fit la jeune fille, rougissant.

— A M^{me} d'Auvray, oui ; je ne vois qu'elle... Ce n'est pas votre vieille grand'tante de Freybourne, clouée dans son fauteuil par les rhumatismes, qui pourrait vous rendre ce service ; de plus, elle est trop bonne, je n'aurais pas autant de confiance en son choix qu'en celui de M^{me} d'Auvray, qui, je le sais, se contentera difficilement... C'est à elle, voyez-vous, Françoise, qu'il faut que votre père s'adresse.

Françoise réfléchissait, le sourcil froncé :

— Eh bien, alors, dit-elle enfin, je vais lui écrire, moi, à ma tante, parce que je sais combien cela ennuerait papa.

Et, comme si elle ne voulait pas se laisser le temps de peser davantage sa décision, elle courut à une table placée dans le coin du fumoir où se tenait cette conversation, et, prenant dans un tiroir ce qu'il fallait pour écrire, se mit à tracer rapidement les premières lignes de sa lettre :

« Ma chère tante,

« Je vois que j'ai eu tort, et que j'aurais mieux « fait de vous écouter ; quoique je me sois donné « bien du mal, je me rends compte que je ne puis « pas conduire tout à souhait, et qu'il faut... »

Là, Françoise, comme si la chose était plus forte qu'elle, s'interrompit et, à grands coups de plume, biffa tout ce qu'elle avait écrit. Mais, après un temps, elle reprit une autre feuille de papier, recommença à écrire posément et, cette fois, ne s'arrêta que lorsqu'elle eut tracé sa signature au bas de la lettre, qui lui coûtait un si grand effort.

Elle la porta à Raoul Vernède, qui l'avait observée de loin en fumant méditativement son cigare.

— Voilà ! Vous la remettrez à papa après lui avoir expliqué tout ; et je suis sûre qu'en voyant la lettre toute prête, il aura bien moins de peine à se décider.

Certes, la pauvre Françoise n'avait pas la moindre idée de donner à sa phrase la forme d'une épigramme à l'adresse de son père, mais cette phrase traduisait inconsciemment une si profonde connaissance du caractère du baron que Vernède ne put réprimer un léger sourire. Et, en s'éloignant avec la lettre dans la poche de son habit, il se disait à lui-même, souriant encore, mais, cette fois, avec un peu d'attendrissement :

— Pauvre enfant !... Mais quelle drôle de petite femme cela fera plus tard !

Une quinzaine de jours après, la fameuse institutrice fit son apparition. C'était une personne d'un âge plus que sérieux, fort laide, et atteinte d'une myopie accentuée qui la forçait à garder sans cesse une paire de lunettes.

M^{me} d'Auvray écrivit une lettre où elle faisait valoir tout le talent et toute la diplomatie qu'il lui avait fallu déployer pour mener à bonne fin ces importantes recherches. Elle rappelait qu'elle avait dû tenir compte des questions de convenances, aussi bien que de celles d'éducation, et déclarait que sa trouvaille était une perle, qui ne pouvait donner en rien prise à la critique.

Le rire immodéré qu'excita chez Raoul Vernède la lecture de cette missive, succédant à la présentation dont il avait été l'objet auprès de la perle en question, fut pour Rosée un sujet d'étonnement sans bornes...

Pour sa part, la petite Rosée se montrait consternée :

— Pourquoi ma tante ne l'a-t-elle pas choisie jeune, jolie et gaie ? Ça aurait été moins ennuyeux. Je ne pourrai jamais faire mes devoirs avec cette dame-là, Françoise, je m'endormirai, j'en suis sûre !

Au fond, M^{lle} Thivet était une personne pleine de tact et de savoir, et qui cachait, sous un extérieur un peu empesé, des trésors de tendresse qu'elle n'avait jamais trouvés à épancher.

Elle mit toute la délicatesse possible dans les premiers rapports, naturellement un peu difficiles, et sut se rendre agréable et serviable, mais jamais importune. Elle trouvait moyen de fixer la cervelle légère de Rosée sans la fatiguer ; aussi, la petite fille déclarait bientôt, avec orgueil, que son institutrice était la plus savante qui existât dans toute la France, probablement même dans les cinq parties du monde ! Et elle mettait au défi les académiciens de toutes les académies de l'embarasser par leurs questions, pour cette excellente raison que M^{lle} Thivet n'était jamais restée court devant aucune des siennes à elle, Rosée !

Malgré toutes ces précieuses qualités, Françoise garda pendant de longues semaines, vis-à-vis de l'institutrice, une attitude glaciale qui élevait entre elles une infranchissable barrière. Sans oublier jamais les règles de la plus stricte politesse, la jeune fille avait parfois de ces réponses brèves, de ces silences dédaigneux, plus blessants mille fois qu'un mot trop vif ou un geste d'impatience, aussitôt réparés par une excuse affectueuse. Sentant sa tâche rendue si ingrate par cet obstacle, ce mur de glace qu'on lui opposait, la pauvre institutrice en venait à désespérer de sa mission. Mais, du jour au lendemain, tout changea.

Pour cela il suffit que Françoise vit répéter par Rosée quelques-unes de ces attitudes qu'elle affichait constamment elle-même.

— Pourquoi agis-tu ainsi avec Mademoiselle ? demanda-t-elle à sa petite sœur.

— Je fais comme toi, répondit Rosée.

Et elle ajouta plus bas :

— Je crois bien que tu aurais envie d'en être débarrassée, Françoise ; veux-tu que je la fasse partir ?

Françoise comprit alors la grandeur de la faute qu'elle était en train de commettre, et elle en resta confondue.

— « Rappelle-toi que tu es l'aînée ! » se répétait-elle en pleurant. Je l'avais encore oublié !

Le remède était là : dominer ses répugnances, réprimer sa volonté révoltée... Et Françoise, comme le bon laboureur qui ne regarde plus en arrière après avoir mis la main à la charrue, dompta son cœur et se remit à creuser son sillon.

Elle en fut récompensée, car, au bout de quelques mois, elle eut en la bonne M^{lle} Thivet une amie d'un dévouement à toute épreuve, toujours prête à lui alléger son fardeau, et dont l'affection sans

bornes pour Rosée ne pouvait manquer, surtout, de toucher son cœur.

VI

— Encore en retard, Rosée.

— Oh ! papa !

— Oh ! papa !... Dix minutes de retard, mademoiselle !

— Sûrement, les pendules avancent ici, papa. Et puis, voyez comme je suis rouge, tant j'ai couru ; est-ce que vous aurez le cœur de me gronder ? C'est-à-dire que vous feriez bien mieux de m'embrasser...

— Enfant, va !

— Voilà, c'est fait. J'étais sûre que vous reconnaîtrez votre erreur, papa, et que vous rendriez justice à mes vertueux efforts. Lorsque j'ai vu, en passant devant Saint-Sulpice, qu'il était midi moins cinq, je n'ai fait qu'un bond et j'ai entraîné Mademoiselle dans un tourbillon qui nous a amenées, presque sans arrêt, jusque dans la salle à manger ; n'est-ce pas, Mademoiselle ?

— Pauvre Mademoiselle ! dit Françoise d'un ton de reproche. Vraiment, Rosée, tu abuses de sa bonté !

M^{lle} Thivet, encore tout essoufflée de la course en question, ne peut répondre que par un sourire et un geste de protestation.

— A quoi sert de courir ? Il faut partir à temps.

prononce, d'un ton doctoral, un petit jeune homme blond et imberbe, dont la voix aiguë fait un contraste singulier avec la gravité de ses paroles et de sa physionomie.

Rosée qui s'est assise en face de lui, de l'autre côté de la table, lui adresse un salut cérémonieux, accompagné d'un regard soi-disant admiratif :

— Monsieur Raymond, la sagesse des nations parle par votre bouche ! Vous êtes *extraordinairement* avancé pour votre âge.

Le jeune homme rougit jusqu'aux cheveux sous cette raillerie, puis, comme tout le monde rit, finit par sourire lui-même, mais avec un peu de contrainte.

— Rosée devient par trop insupportable ! déclare Françoise. Il serait grand temps d'y remédier. Mais je crains qu'il n'y ait plus rien à y faire ; Mademoiselle, vous l'avez affreusement gâtée.

— Françoise, répond avec gaieté l'institutrice, je rejette cette accusation sur vous. Depuis quatre ans, combien de fois m'avez-vous répété : « C'est Rosée qui le veut ! » ou : « Rosée a dit qu'elle ne le voulait pas ! » ou : « Il faut ménager Rosée !... » Si vous avez à déplorer, maintenant, les suites de ce détestable système, il faut vous en prendre à vous-même.

— Françoise me gêner ! se récrie Rosée, peut-on dire cela ! Elle m'a tenu sous une verge de fer et

m'a imposé des lois draconiennes, *dragoniennes*, comme je disais autrefois !

Quatre ans se sont écoulés, en effet, entre le moment où nous avons quitté nos personnages et celui où nous les retrouvons assis à la même table de famille.

Le baron Mac-Laur n'a pas changé ; il n'a vieilli en rien ; sa figure d'homme blond entre deux âges, pâle et indécise, est toujours la même, mais le voile de tristesse qui l'assombrissait autrefois a fait place à une autre expression. La physionomie est préoccupée, nerveuse ; tantôt les saillies de Rosée l'animent d'une lueur de gaieté, tantôt il reste plongé dans une profonde méditation, et ne paraît pas entendre ce qui se dit autour de lui.

Françoise, non plus, n'a pas beaucoup changé ; elle est restée petite et mince, avec son visage pensif, aux traits réguliers mais trop arrêtés, au front trop grave, qu'encadrent ces lourds cheveux noirs, et qui semble écraser un peu toute sa frêle petite personne.

Rosée dépeint d'un mot sa sœur :

— Si Françoise, dit-elle, avait seulement un pied de plus en hauteur, elle aurait l'air d'une impératrice ! Mais ce pied qui manque dérange tout !

Quant à Rosée, c'est un éblouissement de fraîcheur, une grâce, un charme de jeunesse irrésistibles. Il faut que le poids de la vie vous oppresse de bien moroses soucis pour pouvoir regarder sans sourire ce visage de dix-sept ans, sur lequel semble jouer un perpétuel rayon de soleil, glissant à travers son auréole de cheveux blonds et éclairant d'une gaieté communicative ses yeux rieurs et câlins.

Cependant, ce n'est pas vers elle que se dirige le plus souvent, et avec le plus de persistance, le regard du jeune hôte de la famille, Raymond de Villemarre, fils d'une cousine éloignée du baron Mac-Laur.

Venu à Paris pour suivre les cours de l'Ecole des mines, le jeune homme s'y trouve sans relations proches ; et sur la lettre pressante d'une mère, agitée d'inquiétudes à l'idée de savoir son fils de vingt-deux ans jeté sans défense au sein de la terrible capitale, M. Mac-Laur a répondu en ouvrant toute grande la porte de sa maison à l'étudiant de province. Son couvert, depuis trois mois, est toujours mis aux repas, la riche bibliothèque est à sa disposition et le baron, dans sa bienveillance prête à se répandre, a fait usage, à son profit, de toutes les influences et les recommandations dont il pouvait disposer.

Ayant, ainsi, exécuté tout ce qu'il pensait devoir faire dans cette circonstance, le baron, maintenant, envisage la chose comme un fait accompli et absolument naturel ; le jeune homme va, vient,

dans la maison, paraît au repas ou n'y paraît point, sans qu'il y prenne garde le moins du monde.

Raoul Vernède n'a pas vu de cet œil indifférent l'introduction d'un étranger dans la vie privée de la famille Mac-Laur, et il a même eu, à ce propos, une discussion avec son ami :

— Je ne crois pas que ta belle-sœur, Mme d'Auvray, approuverait cette innovation, lui a-t-il dit dès le début ; et, franchement, peut-être n'aurait-elle pas tort. N'est-il pas bien superflu de laisser une telle intimité s'établir entre tes filles et ce grand dadais de provincial que Paris, il est à présumer, ne va pas tarder à dégourdir plus qu'il ne serait nécessaire ?

— Mais non, mais non ! avait répondu le baron avec ennui ; c'est un bon garçon inoffensif ; son père était le meilleur homme du monde... D'ailleurs, il est d'une timidité dont il ne se débarrassera jamais... et il ne pense qu'à ses études... Enfin, Rosée n'est qu'un bébé qui ne quitte pas son institutrice ; et quant à Françoise, tu m'accorderas que voir germer une idée romanesque ou sentimentale dans ce petit cerveau-là n'est guère une chose à prévoir.

— Mais je ne t'accorde pas cela du tout ! riposta M. Vernède avec une vivacité dont son ami resta stupéfait.

— Comment ! Françoise, avec son sérieux, sa pondération, tu t'imagines?... mais ce n'est pas possible, tu n'y songes pas ! Bah ! elle a à peine deux ans de moins que Raymond... Je suis bien tranquille et je ne sais pas à quoi tu penses.

— Moi, je le sais, murmura Vernède.

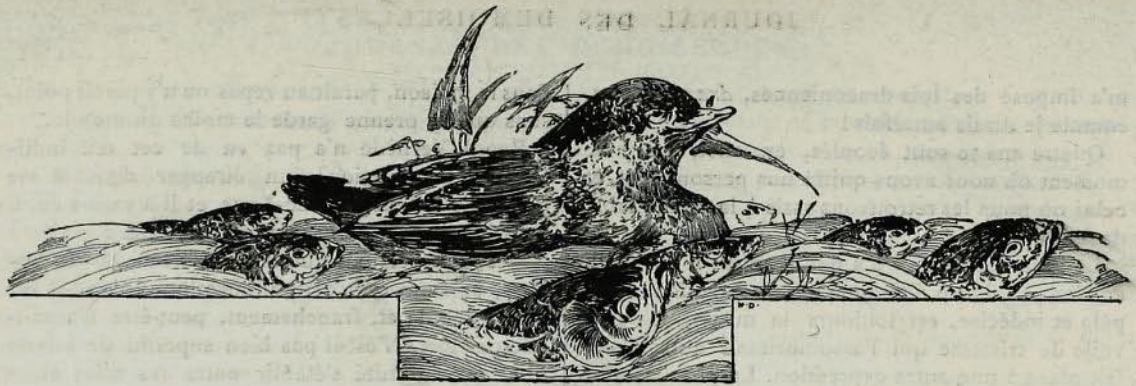
Mais il n'insista pas davantage et laissa tomber la conversation.

Seulement, lui, toujours indulgent, bon et strictement juste pour tout le monde, il avait, pour le jeune Raymond, des sévérités inusitées, des coups d'œil investigateurs et des remarques critiques qui jetaient celui-ci dans de pénibles émois et amenaient sur ses joues imberbes des rougeurs désolantes.

Dans ces cas-là, un regard ou un mot de Françoise pouvaient seuls le remettre et lui rendre l'usage de ses facultés. Ses yeux se tournaient vers elle avec angoisse, et Françoise, qui d'instinct avait dans le cœur un penchant de protection pour tout ce qui souffre et a besoin d'appui, était toujours prête à lui accorder ce qu'il implorait ; d'autant que, pour la première fois de sa vie, elle ne pouvait comprendre ni approuver son vieil ami et se sentait le désir d'atténuer et de réparer l'injustice de ses procédés.

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



Causerie de Quinzaine



ROIRIEZ-VOUS, chères lectrices, qu'il existe un héritage sans héritiers, ou plutôt sans héritières, puisqu'il était destiné à doter des filles pauvres? La chose est si invraisemblable que j'en laisse la responsabilité à un érudit lyonnais dont voici le récit :

En 1695, Pierre Girou, capitaine du quartier de la rue Neuve, à Lyon, léguait la moitié d'une maison et d'un jardin au pennonage (1) de la rue Neuve, afin que les revenus de ces deux propriétés servissent à secourir les pauvres du quartier.

Tous les trois ans, une somme de deux cents livres devait être prélevée pour doter une fille pauvre que sa bonne réputation et sa conduite auraient désignée au choix des officiers du pennonage chargés de délivrer le legs.

Parmi celles qui semblaient particulièrement méritantes, il était d'usage de commencer par en convoquer trois ; le cortège se rendait à l'église, où le curé disait la messe à l'intention des candidates, puis on écrivait trois billets. Sur l'un se lisait : « Dieu vous a élue ! » sur les deux autres : « Dieu vous console ! » Un jeune enfant mêlait les papiers dans un chapeau et en remettait un à chaque jeune fille.

L'élue recevait la dot de deux cents livres le jour de son mariage, ou cinq ans après, si elle ne se mariait pas ; les « consolées » devaient se contenter d'un écu de six livres.

La Révolution a supprimé les pennonages ; le quartier de la rue Neuve a cessé d'exister comme

division administrative, et voilà comment, depuis cent ans, l'exécution des volontés de Pierre Girou est suspendue, faute de personnes ayant qualité pour se faire délivrer les revenus de la fondation. Dieu sait pourtant combien de pauvres Lyonnaises sans dot seraient heureuses d'en trouver une ainsi !

Avec une variante de la formule du philanthrope disons « Dieu nous garde » ! aux hardis aéronautes qui vont disputer au Suédois Andrée la gloire d'arriver en ballon au pôle Nord.

Peut-être, chères lectrices, avez-vous déjà pris intérêt aux récits des nombreuses expéditions qui ont cherché à atteindre le pôle par les glaces : pendant de longs hivers sans jours et de courts étés sans nuits, des hommes courageux ont lutté contre le froid, la faim, les maladies, les souffrances et les dangers de tous genres.

C'est Fontenelle, je crois, qui a dit : « Il est extrêmement dangereux d'être homme », combien plus d'être savant ! Comptez les victimes de toutes les découvertes de la science ! Nous lisons presque chaque jour le récit d'explosions produites par des gaz qui nous éclaireront peut-être demain d'une manière inoffensive ; la plupart des *serums* qui guérissent maintenant ont commencé par tuer ; les fameux rayons X, sans être meurtriers, sont, paraît-il, très détériorants.

Une Revue des sciences signalait dernièrement le triste sort d'un préparateur dont les mains et les bras ont, depuis un an, trois fois changé de peau ! Quant à la calvitie, elle est imminente pour tous ceux qui représenteront l'intérieur des corps opaques : décidément l'ignorance avait du bon et nous sauvait de bien des périls.

J'ai peur de courir *celui* de vous déplaire, chères lectrices, en ne vous entretenant que de sujets sérieux alors que cette causerie vous parviendra au commencement du Carnaval ; ne me grondez pas, j'ai encore la place de vous donner les renseignements mondains que vous pouvez souhaiter.

(1) Sorte de division militaire.

Depuis quelques années, en hiver, c'est sur la côte d'azur que se porte le grand monde parisien, à l'exemple de souverains actuels ou dépossédés, et de grands-ducs de toutes nationalités. Le Carnaval de Nice est si gai avec ses batailles de fleurs et ses luttes de confetti! puis il est si facile d'y aller! Il y a cinquante ans il fallait une grave raison de santé pour entreprendre ce voyage, si tentant aujourd'hui qu'on le fait pour quelques jours d'agrément.

Ecoutez, chères lectrices, l'odyssée d'une famille allant passer l'hiver à Cannes en l'an de grâce 1852 :

« Première étape : en chemin de fer jusqu'à Chalon-sur-Saône. Seconde étape : pour éviter l'entassement dans une affreuse diligence, bateau à vapeur sur la Saône jusqu'à Lyon. Troisième étape : bateau sur le Rhône jusqu'à Valence, avec fréquent incident d'arrêt à Pont-Saint-Esprit; coût : une nuit dans une mauvaise auberge où l'on nous offrait une chambre à deux lits pour six personnes, et où les privilégiés obtenaient la faveur de mettre des matelas sur un billard. Quatrième étape : chemin de fer de Valence à Marseille, puis 12 heures de diligence. Total : 5 jours de voyage et 4 nuits d'hôtel. »

Maintenant, en 17 heures, vous êtes à destination.

N'est-ce pas séduisant, quand on grelotte, de trouver en si peu de temps un chaud soleil! On sait pourtant que, lorsque ce chaud soleil disparaît, le froid a des retours perfides, la neige apparaît moins rarement que ne l'avouent les naturels du pays. Quand elle tombe bel et bien ils disent : « C'est la première fois depuis huit ans; la preuve c'est qu'un enfant qui en a neuf ne savait pas ce que c'était, et disait à sa mère : Que s'est-il donc passé? et pourquoi tout le monde étend-il sa lessive à la fois? »

Quoi qu'il en soit, si les *leaders* du grand monde

ont fui Paris, il y reste encore une foule de gens qui s'amuse; on continue à reconstituer les danses anciennes, et dans les bals costumés, déjà annoncés, on dansera la pavane, le menuet et le passe-pied en costumes du temps. Il y a trois ou quatre saisons que la polka russe, la berline, le pas de quatre diversifient les danses de nos mères; seule la valse demeure sans conteste, avec quelques variantes venues d'au delà l'Océan.

Les danses nouvelles qui surgissent chaque année servent de prétextes à de petites réunions qui, sous le nom de « leçons de danse », deviennent une occasion de soirées simples et gaies. Parfois un professeur vient donner pendant une heure quelques principes chorégraphiques; le plus souvent, une danseuse ou un danseur plus au courant que les autres se charge de l'initiation. Du thé, des sirops, quelques gâteaux font les frais de ces sauteries qui préparent aux grands bals d'après Pâques, notre saison de plaisir étant maintenant au printemps, à l'instar de nos voisins d'outre-Manche.

Peut-être valait-il mieux danser en hiver et jouir de mai à la campagne, comme on le faisait autrefois? Mais le secret du bonheur sage est d'aimer ce qui est et d'en chercher les avantages, sans tomber pourtant dans l'exagération de ce vieillard qui, voulant célébrer les bienfaits de l'âge avancé auquel il était parvenu, écrivait à la fin de son dithyrambe : « La vieillesse est supérieure à la jeunesse, parce qu'elle augmente de jour en jour, tandis que la jeunesse diminue continuellement.... »

Ne sourions pas en disant :

« Ils sont trop verts! »

Pensons plutôt :

« Fit-il pas mieux que de se plaindre? »

EDMÉE.



ORIGINE DU PROVERBE : POINT D'ARGENT, POINT DE SUISSES

Ce proverbe injurieux pour nos voisins est souvent appliqué aux âmes égoïstes; cependant, si l'on en connaissait la véritable origine, on verrait que, loin d'être défavorable aux Suisses, il a été imaginé pour honorer les troupes de cette nation.

Au xvi^e siècle, dans les guerres du Milanais, les Suisses engagés au service de la France se retirèrent plusieurs fois chez eux, faute de paiement de leur solde.

Aux plaintes qu'ils excitaient, au reproche d'infidélité, de lâcheté, ils opposaient l'impossibilité de vivre sans solde.

« Faites comme les autres, disait-on, vivez aux dépens de l'ennemi » Mais leur probité et leur discipline ne pouvaient se plier à cette méthode. Ne voulant pas être brigands, mais soldats, ils préféraient regagner leurs foyers plutôt que de marauder ou de pressurer le paysan, ce qui fit dire à un général français : « Point d'argent, point de Suisses ».

Ce mot était, on le voit, plutôt une louange qu'un blâme.



DEVINETTES

Mots en écran

Se lit diagonalement, de gauche à droite : Entre deux montagnes. — Prendre ce qui n'est pas à soi. — Prénom féminin. — Qui n'est pas leste. — Vrai.
Le manche : Une ville française.

(Marguerite Grosjean.)

Paroles célèbres

A quelle occasion et par qui furent prononcées les paroles suivantes :
 « Dieu éteigne la race des Valois ».

(Miss Sphinge.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes disposer en croix le nom de deux instruments de musique : AA B C E MM S L U O T Y R.

(Elisabeth et Jeanne d'Esquelbecq.)

Mots en ailes de moulin

† . . . Mots formant la croix (représentés par des croix) : Deux ports français importants.
 . † . . Lettre reliant les quatre triangles : X (à chercher).
 . . † . 1^{er} triangle, en haut : Un prénom masculin. — Un oiseau de basse-cour. — Démonstratif. — Pour fendre.
 † † † † X † † † † 2^e triangle, en bas : Une consonne. — Fleuve italien. — Préposition. — Qui n'est pas faible.
 . † . . 1^{er} triangle, à gauche : Dans le cou. — Exclamation. — Oiseau rare. — Mois aux ondées.
 . . † . 2^e triangle, à droite : Un cours d'eau. — Goûté des méridionaux. — Conjonction. — Dans la lune.
 . . . †

(Une ancienne abonnée.)

Épithaphe

Quel est l'auteur de cette épithaphe :

Ne taillez, mains industrieuses,
 Des pierres pour couvrir Belleau,
 Luy-mesme a basti son tombeau
 Dedans ses pierres précieuses.



EXPLICATION DES DEVINETTES DE JANVIER

Proverbe : A bon entendeur, salut. (Avec les mots : Andelys, Brest, Orange, Nive, Eure, Nevers, Tarn, Epinal, Niort, Dinan, Épte, Uzel, Redon, Semur, Avalon, Loiret, Ussel, Toul.)

Charade : Sou ris.

Logogriphe : Limon, Lion, Nil, Ni, I.

Mots en if :

P
 T H E
 G A I N E
 B E R L I N E
 F E N E L O N
 A
 C O R S A G E
 R E M P A R T
 M A N C H E T T E
 O
 G
 A G A

Mots en triangle :

M A N T E A U
 A P A R T E
 N A M U R
 T R U C
 E T R
 A E
 U

Mots en hélice :

J E U N E
 E L L E
 U L M
 N E
 E
 F
 S I
 P A L
 S A U L
 F I L L E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie}, 41, rue de la Victoire.